

PAUL VERCHÈRES

La flèche du revenant



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-072

La flèche du revenant

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 596 : version 1.0

La flèche du revenant

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

On était en plein été.

Ce soir-là, la lune, dans son plein éclairait presque toute la route.

Une grosse limousine filait lentement sur une belle route non loin de la métropole canadienne.

Au volant, un homme d'une cinquantaine d'années, fredonnait une chanson à la mode. Il semblait être heureux.

Antoine Locas était presque millionnaire. Durant de nombreuses années, il avait été un explorateur des plus hardis. Il avait parcouru l'Afrique de tous côtés, et on imagine que c'est là qu'il avait amassé sa fortune.

Le richard regagnait sa demeure après une agréable soirée passée dans un des grands cafés de Montréal.

Tout à coup, il se vit arrêter par une série de

feux rouges.

La voiture s'engagea dans le chemin de terre.

Un large mur lui bloquait la route, et les phares de son automobile y dessinèrent deux grands ronds de clarté.

– Bon, je me suis trompé, me voici rendu au cimetière... Brr, ce n'est guère réjouissant. Ces endroits-là ne sont guère fréquentés à cette heure-ci.

Il descendit de sa voiture pour inspecter le chemin.

Tout à coup, il demeura immobile, l'œil hagard, fixé sur un des ronds de lumière.

Une silhouette noire, nette, comme une ombre chinoise se tenait au milieu du chemin dans une immobilité effrayante,

Antoine Locas n'était pas un peureux ; il essaya donc de crâner :

– Hé l'ami, cria-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, comment pourrais-je regagner la route sans avoir à reculer ?

L'ombre ne bougea pas.

Cependant, une voix rauque s'éleva.

Locas se mit à trembler comme une feuille en entendant prononcer son nom.

– Il n'y a pas de retour pour vous, Antoine Locas.

La voix de l'ombre ne lui semblait pas tout à fait inconnu.

– Qui êtes-vous ? bégaya le financier.

L'ombre reprit :

– Vous me reconnaissez fort bien, Antoine Locas.

Tout à coup, les yeux de Locas exprimèrent une terreur indicible.

– Non... non... ce n'est pas possible.

– Et pourtant, c'est ainsi, Antoine Locas.

– Que me voulez-vous ?

L'ombre se mit à rire sinistrement.

– Simplement vous dire que je suis là.

– C'est impossible... c'est impossible... gémit

Locas avec désespoir.

Pour toute réponse, un autre rire affreux déchira le silence de la nuit et comme si la terre l'avait engloutie, l'ombre disparut.

Locas s'épongea le front.

– J'ai dû rêver.

Une voix sortant dont ne sait où lui répondit aussitôt.

– Pas du tout, Antoine Locas, et vous le savez fort bien.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– À partir de cette minute, répondit l'invisible, il n'y aura plus une minute de tranquillité pour vous sur cette terre.

Le financier était horrifié :

– Qu'allez-vous... faire... ?

– Votre heure n'est pas encore sonnée, Antoine Locas, mais quand même, elle viendra plus vite que vous ne le pensez. Vous avez fini de rire et de mener cette joyeuse vie, bandit !

– Misérable ! hurla le financier fou de terreur.

– Premier acompte ! fit la voix.

Quelque chose siffla dans l'air.

Locas s'effondra sur le sol avec un cri de souffrance.

À l'aube, le personnel du cimetière commença à arriver.

Ils trouvèrent le financier, évanoui, la face dans la boue.

Une petite flèche aiguë lui avait traversé le pied.

II

On conduisit Locas à l'hôpital. Il y resta six semaines, incapable de rassembler ses esprits.

Ses cheveux avaient légèrement blanchi et lorsqu'il sortit de l'hôpital il se fit conduire immédiatement chez lui.

Il avait fait congédié tout son personnel avant son arrivée. Il se trouvait maintenant seul dans sa riche demeure.

Il se terra là durant plusieurs semaines, n'osant pas sortir et vivant toujours dans la crainte.

À la fin n'y tenant plus, il se mit en communication avec Paul Verchères de Police-Journal et lui demanda l'aide de son cousin.

Le récit que nous venons de raconter, c'est celui qu'il fit à Verchères, le jour où ce dernier se présenta à sa demeure.

Verchères l'écouta en silence.

Quand Locas se tut, il continua de garder un long silence.

Le financier s'en alarma.

– Mon histoire vous paraît invraisemblable, n'est-ce pas ?... mais je vous le dis, monsieur Verchères, ma vie est en danger.

Verchères daigna enfin ouvrir la bouche.

– Monsieur Locas, prenez sur vous. Vous avez la réputation d'être un homme plein d'énergie.

– De l'énergie... j'en ai à revendre ! Mais comment voulez-vous lutter contre un fantôme ?

– Un fantôme, dites-vous ?

– Oui.

Antoine Locas baissa la tête.

– Je vous dois une confession sincère, monsieur Verchères.

– Allez.

– Et je dois ajouter, qu'elle n'est pas complètement à mon avantage.

– Vous pouvez être assuré de la plus entière

discrétion.

– Eh bien voici. Cet... homme... ce fantôme... s'appelait Pit Latour. Nous avons trafiqué ensemble en Afrique, il y a plusieurs années. C'était un homme courageux à l'excès, mais un être terrible également.

– Comment cela ?

– Il faisait la traite des blanches et réduisait les pauvres nègres à l'esclavage. Si quelques-uns voulaient lui résister, il les tuait à l'aide de son arc.

– De son arc ?

– Et de ses flèches, parfaitement. Jamais je n'ai vu un aussi bon tireur. Il ne rate jamais le but qu'il s'est proposé d'atteindre. Je n'aimais pas son attitude envers les noirs. Nous nous disputions souvent sur ce sujet. Or, un beau jour, au cours d'une dispute encore plus violente que les précédentes ; je le couchai par terre à l'aide d'un coup de revolver, mais il n'était pas mort... je le poussai dans le fleuve... les crocodiles firent le reste.

Antoine Locas se tut. Son front ruisselait de sueur.

Il ajouta frémissant :

– Et maintenant... son fantôme se lève pour se venger... c'est terrible.

– Pourquoi alors continuez-vous à habiter ici, demanda Verchères ?

– Je n'ai pas d'ami... je ne connais personne...

– Vous avez un associé ?

– Oui, c'est la seule personne qui me connaisse bien... tous mes amis demeurent en Afrique... ce sont les bons nègres.

– Mais pourquoi ne pas venir habiter le cœur de Montréal, vous y seriez certainement plus en sûreté !

– Vous ne comprenez pas... ce n'est pas un homme... c'est son fantôme... J'ai vu mourir Pit Latour... j'ai vu son corps déchiré par les crocodiles... Un fantôme passe partout, monsieur Verchères.

Verchères semblait impatienté d'entendre

parler continuellement de fantômes.

– À propos combien de temps y a-t-il de cela ?

– Dix ans peut-être.

La sonnerie du téléphone se fit entendre.

– J'avais donné ordre à mes bureaux de ne pas me déranger, dit-il maussade.

Il décrocha l'appareil.

Il écouta durant quelques minutes.

Les traits de sa figure pâlissaient de minute en minute.

Il raccrocha l'appareil et se tourna du côté de Verchères, l'air terrifié.

– C'est terrible...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon associé, monsieur Voisin... il a été assassiné.

Verchères bondit :

– Mais quand ? Où ?

– La nuit dernière... chez lui, à Pointe aux Trembles. C'est une ruine pour moi...

Verchères demanda d'une voix brève.

– Comment a-t-il été tué ?

Locas se mit à trembler comme une feuille...

– On l'a trouvé dans sa chambre...

– Et puis...

– Il avait le cœur transpercé d'une flèche.

III

– Une flèche ! répéta Verchères.

Locas s’agitait en proie à une émotion intense.

Verchères s’était levé.

– Que veut l’homme... ou le fantôme à la flèche.

Locas dit désespérément :

– Mais... me ruiner, et ensuite me tuer.

– En tout cas, il ne veut pas vous tuer immédiatement, sinon, il ne vous aurait pas visé au pied. Je vais m’occuper de votre cas, monsieur Locas et je saurai bien découvrir celui qui se cache sous cette fausse personnalité.

– Je vous remercie.

Après avoir réconforté le financier du mieux qu’il pût, Verchères le quitta.

Il traversa le jardin et il allait atteindre la grille

d'extérieur, quand il entendit un sifflement aigu à un pied de son oreille.

Instinctivement, Verchères se pencha puis, en relevant la tête, il vit devant lui, toute vibrante encore une fine flèche fichée dans le tronc rugueux d'un arbre.

Le bois du trait traversait un carré de papier.

L'écriture était dactylographiée et Verchères lut :

« Mêlez-vous de ce qui vous regarde, Verchères, et n'empêchez pas que ceux qui le méritent reçoivent une juste punition. »

– Merci pour l'avertissement, dit Verchères à haute voix.

Il retourna lentement chez lui.

Durant les jours qui suivirent, Verchères essaya de retracer tous ceux qui auraient pu connaître Pit Latour.

Il apprit enfin qu'un capitaine de bateau Jos Boisvert, avait connu Latour il y a quelques années.

Comme le bateau devait passer par Québec avant d'arriver à Montréal, Verchères télégraphia à Jacques Leblanc, l'un des meilleurs détectives de la vieille cité, et un ami très cher de l'Arsène Lupin canadien, pour lui demander d'embarquer sur le bateau de Boisvert et de le questionner au sujet de Pit Latour.

*

La paquebot Fleur Rose venait d'entrer dans le golfe Saint-Laurent et se dirigeait peu à peu vers la vieille capitale.

La température qui s'était montrée clémentine jusque là semblait vouloir se déchaîner sur le navire.

Le capitaine Boisvert était monté sur le pont de fort mauvaise humeur.

Les passagers se plaignaient, car la mer était devenue singulièrement dure.

— Nous arrêtons à Québec durant trois heures, cria Boisvert à son second, j'espère qu'il y aura

plusieurs passagers qui descendront là.

– Ils débarquent tous à Québec, cria le second.

Au même moment, le télégraphiste sortit de sa cabine et appela le capitaine.

– Capitaine ! Capitaine !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Radio pour vous !

Le capitaine s'approcha et le télégraphiste lui remit le papier.

– J'y vais.

Le capitaine se mit à lire. Il semblait stupéfait :

– Qu'est-ce qu'il me veut cet oiseau-là ? Guy Verchères ! Un homme de la police ! Je n'aime pas cela... pourtant, c'est quelqu'un.

Le second s'approcha :

– Qu'est-ce que c'est, capitaine.

Boisvert lui tendit le papier.

– Lisez vous-même. Je ne comprends absolument rien.

Le second se mit à lire avec avidité :

« Guy Verchères à Fleur Rose... au capitaine Boisvert ! Sous aucun prétexte embarquer du monde à Québec. Arriverai moi-même à bord à Trois-Rivières. »

– Eh bien ? demanda le capitaine.

– Si cela vient de Verchères, fit le second, il ne faut pas négliger l'avertissement. Nous avons pas mal de poudre d'or à bord du Fleur Rose. Verchères a peut-être eu vent d'un coup qui se prépare contre notre cargaison.

– Vous avez raison... que quelqu'un se risque à embarquer à Québec, et il aura affaire à moi.

– Nous n'aurons pas de trouble... tout le monde descend à Québec et nous n'attendons personne.

Le bateau continua sa route au travers de l'épais brouillard.

Quelques heures plus tard, le Fleur Rose s'arrêtait devant Québec.

Tous les passagers descendirent et Boisvert se débarrassa même de deux matelots devenus

malades.

Il refusa complètement de les remplacer, tant l'avertissement de Verchères l'avait impressionné.

Le capitaine se tenait debout près de son second.

– Je suis curieux de voir si aucun particulier ne se présentera, fit ce dernier. Nous en avons encore pour une heure à rester ici.

Une demi-heure... puis trois quarts d'heure s'écoulèrent.

Boisvert commençait à respirer mieux.

– J'aime autant cela, dit-il.

– Il ne reste que dix minutes, fit le second en regardant sa montre.

Le capitaine se leva :

– Faites crier la sirène... on part. La sirène poussa trois meuglements dans la nuit. Meuh ! Meuh ! Meuh !

– C'est l'heure, entrez les amarres.

– Holà ! Pas si vite cria une voix, et d'un bond

de chat, quelqu'un sauta du quai sur le pont du navire.

Le second poussa un cri et le capitaine faillit laisser choir sa pipe dans le fleuve.

Un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un long imperméable sombre se dirigea vers eux.

Il les salua gracieusement.

– Le capitaine Boisvert ?

Le capitaine bouillait :

– Oui.

– Je suis...

Mais le capitaine l'interrompt :

– Vous êtes un coquin, un bandit... un jeune singe qui veut montrer des grimaces à un vieux singe comme moi... eh bien vous allez savoir à qui vous avez affaire. On n'essaie pas de voler le Fleur Rose. Second ! fichez-moi ce bandit dans la cellule... et n'épargnez pas les cordes.

Le second ne demandait pas mieux.

D'une poignée terrible, il saisit le singulier

passager et le traîna dans le poste du gaillard d'avant.

– Mais je vous dis que je suis... hurla l'intrus.

– Le duc de Windsor en personne ou le fils du premier ministre, même s'il n'est pas marié, ricana Boisvert... une fois à Montréal, nous avertirons la famille... Vite second, et si ce coquin veut résister, faites lui goûter de la corde.

Le second se mit à rire.

D'une main agile, il glissa une corde autour de son prisonnier et en un tour de main il le transforma en une sorte de saucisson.

Puis il le jeta au fond d'une sorte de cellule.

– On vous donnera à déjeuner à Montréal... à la prison.

Le prisonnier bredouilla quelque chose mais le second ne l'écouta pas et s'en fut rejoindre le capitaine.

*

Le brouillard était de plus en plus épais.

Les sirènes hurlent sans cesse Meuh ! Meuh !

Des voix parlent sur la mer.

– Holà, êtes-vous fou !

– Vous n’avez pas de pilote !

– Qui êtes-vous ?

Un homme se précipite vers la cabine télégraphique.

– Attention, attention... Saint-Laurent à Reine Marie... Saint-Laurent à Reine Marie...

– Saint-Laurent parlez ! Reine Marie écoute !

– Bateau de 5000 tonnes passé devant nous sans répondre... nous a frôlé de 30 verges... Pas de réponse... s’avance dans votre chemin... attention...

Le télégraphiste s’épongea le front...

– Saint-Laurent à tous les navires dans le golfe... Attention... Navire sans direction... attention... navire sans direction... Saint-Laurent à tous les navires.

*

Dans sa cellule, à bord du Fleur Rose, le prisonnier essaye de se lever.

Il a la tête lourde et douloureuse, car le second en le jetant sur le plancher n'a pas été doux et le jeune homme s'est frappé le front contre une pièce de bois.

Il gémit.

Mais d'une dextérité singulière, il s'en prend à ses liens.

S'aidant de ses dents, il réussit à se libérer une main... le reste n'est qu'un jeu d'enfant.

Le prisonnier est libre.

– Les imbéciles, gronde-t-il, cette blague pourrait leur coûter cher.

Heureusement la porte de la cellule n'est pas fermée à clef.

En quelques pas, il se trouve sur le pont.

Tout à coup, il distingue des ombres dans le brouillard.

L'inconnu réussit à grimper l'échelle.

Le second est là, le capitaine aussi. Ils se taisent.

Le prisonnier s'approche d'eux et les touche puis pousse un cri et s'enfuit.

– Trop tard... mon Dieu, que faire ?

Il ne connaît rien aux choses de la mer, mais il comprend que le navire qu'il a sous les pieds, est à présent un monstre fou, dont aucun cerveau ne contrôle plus les gestes.

Car, le capitaine Boisvert, se penche, étrangement sur la rambarde, une fine tige lui sortant du cou et le second lui aussi, est étendu près du capitaine, frappé également par une de ces mystérieuses flèches.

À présent l'étranger court comme un fou, le long des ponts déserts, lavés par la houle furieuse.

Il aperçoit un homme à l'arrière. L'inconnu s'approche.

Inutile, l'homme est mort, frappé tout comme le capitaine et le second.

– Mon Dieu, gémit l'inconnu, il doit pourtant y avoir quelqu'un à bord. On n'extermine pas tout un équipage en moins d'une heure.

Il semble à l'étranger que des voix furieuses montent d'en bas.

– On a dû enfermer les hommes dans les carrés, dans le poste, dans les chambres aux fournaises.

L'inconnu hésite... Que faire ?... les délivrer ?... Expliquer ?... Alors qu'on l'a si étrangement reçu à bord ? On l'assommerait avant qu'il ait pu finir sa première phrase.

Pendant ce temps, le Fleur Rose court à la mort.

Un gros charbonnier l'a frôlé, hurlant à pleine sirène.

Sans savoir pourquoi, l'inconnu monte un escalier qui se trouve devant lui.

Soudain, il voit de la lumière au travers d'un hublot.

Il étend la main et un gros fil le frôle. Le câble d'antenne.

Le jeune homme se laisse glisser sur le pont.

C'est en effet la cabine de l'opérateur de la T.S.F. qu'il vient de découvrir.

Il entre dans la cabine et pousse un cri.

Le télégraphiste est là, couché à côté de ses appareils.

La flèche aussi est là. Elle a été tirée par la porte entrebâillée. Elle lui a percé le cœur.

Au même instant, une clameur déchire l'air.

Là-bas, devant le Feur Rosé désesparé, une ombre colossale grandit.

L'étranger comprend que c'est un grand péril qui s'avance.

Il se jette sur l'appareil et manie des manettes. Des étincelles crépitent, des lampes clignotent.

Le jeune homme réussit, il appelle :

– S.O.S... S.O.S... S.O.S...

– FLEUR ROSE à Guy Verchères... tous

assassinés... flèches... Adieu... Jacques Leblanc.

Le bateau bondit. Tout tourne autour du jeune homme... l'ombre grandit... horrible.

Une énorme détonation ébranle l'espace jusqu'aux nuées.

Le Fleur Rose vient d'être coupé en deux par un grand paquebot. Sur le grand drame marin tombe le rideau de la brume et de la pluie.

Le Fleur Rose est perdu avec tout son équipage.

Et avec lui, l'Arsène Lupin canadien vient de perdre l'un de ses meilleurs amis, un as détective de la vieille capitale ; le policier Jacques Leblanc.

IV

– C’est ma faute.

Paul Verchères et Théo Belœil, le chef de l’escouade provinciale des homicides se tiennent près de l’Arsène Lupin canadien.

– Mais tu ne savais pas, dit Belœil.

– On n’a même pas retrouvé les corps.

– Oui, dit Belœil, mais une forte prime est offerte par l’Amirauté à celui qui trouvera le corps de Leblanc.

Le silence s’établit entre les trois hommes.

Guy Verchères semble découragé.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit :

– Va répondre, dit Guy à son cousin.

Paul décroche l’appareil, il écoute puis se met à écrire.

Quelques secondes plus tard, le journaliste

raccroche et s'avance vers son cousin, brandissant la feuille.

– Un télégramme, Guy, écoute bien. Il arrive trois jours en retard mais le navire qui l'a reçu l'a mal compris. Il avait été mal envoyé. Ce n'est qu'en apprenant le sinistre du Fleur Rose qu'on s'est souvenu d'un message abracadabrant et on l'a recomposé.

– Mais de quoi s'agit-il ? s'impacienta Guy.

– Le dernier appel de Jacques Leblanc.

Verchères et Belœil bondirent.

– Quoi !

– Oui écoutez. Fleur Rose à Guy Verchères.

Et le journaliste lut l'ultime cri de secours du détective Leblanc.

Guy Verchères bondit comme un tigre :

– Alors, ce n'est pas un accident... mais un crime... hurla-t-il, ils ont assassiné Leblanc.

Il avait à peine terminé sa phrase que la sonnerie du téléphone retentit à nouveau.

Cette fois-ci ce fut Guy Verchères lui-même

qui décrocha l'appareil.

C'était le service de l'Amirauté qui appelait.

– Monsieur Guy Verchères ?

– C'est bien moi.

– Monsieur Verchères, avez-vous envoyé un radio au Fleur Rose, le soir de son naufrage ?

– Moi ? Pas du tout.

– Bon, voici le radio que le poste de Québec lui envoya :

« Guy Verchères au Fleur Rose, au capitaine Boisvert. Sous aucun prétexte, ne laissez embarquer du monde à Québec. Arriverai moi-même à bord à Trois-Rivières. »

– Merci, merci, dit Verchères d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Ce radio est faux naturellement.

Ayant raccroché, il resta immobile, les dents serrées.

– Eh bien Guy ? demanda Belœil.

– Ils l'ont assassiné Théo. J'avais envoyé Leblanc à bord avec une mission ayant trait de

l'homme à la flèche. Le ou les bandits ont tâché d'empêcher sa venue à bord. Ils ont eu Boisvert, le capitaine et Leblanc également. Un beau brelan de crimes.

Verchères fit un geste décidé :

– Je perdrai ma peau, ou bien je livrerai les bourreaux officiels.

Belœil lui serra la main.

– Enfin, on te retrouve. Et tu réussiras.

– Dieu le veuille.

Pour la troisième fois le téléphone sonna.

Guy Verchères écouta en silence puis il se tourna vers les deux autres.

– Pas de traces du corps de Jacques, dit-il sourdement, mais ceux de Boisvert, du second et d'un matelot ont été retrouvés. Tous trois avait le corps transpercé d'une flèche.

Belœil et le journaliste le regardait d'un air perplexe.

Guy Verchères continua :

– Un genre de mort auquel je m'attendais. J'ai

envoyé Jacques Leblanc pour sauver ce brave marin car je savais qu'il allait être une des prochaines victimes de l'homme à la flèche.

– Mais,, si tu connais d'avance les victimes, dit Belœil, tu dois connaître l'assassin ?

– Je le connais !

– Alors pourquoi ne pas l'arrêter ?

– C'est un peu difficile.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est mort.

Les deux hommes sursautèrent.

– Hein ?

– Oui, Théo, depuis une dizaine d'années, il est mort dévoré par des crocodiles...

– Et c'est lui qui...

– Qui assassine à Montréal et ailleurs avec ses flèches.

Paul Verchères se mit à rire.

– Voyons, c'est fou, ce que tu dis là, Guy.

Belœil poussa un gémissement.

– Un fantôme ! mais voyons, c'est impossible !

– Je vous dis moi, que c'est vrai. Mais...

– Mais quoi ?

Un sourire amer apparut sur les traits de Verchères :

– Je ne puis faire prendre un fantôme, mais bien un homme. Eh bien, je te jure que j'en ferai un homme de cette créature de l'au-delà, pour ensuite l'y expédier définitivement.

V

Sur la rue Saint-Paul, près de la rue Saint-Laurent se dresse l'édifice de l'African Exportation. Comme l'indique le nom, cette maison exporte des produits essentiellement d'origine africaine.

Le directeur et presque le seul propriétaire est le riche Antoine Locas.

Ce jour-là un grand nègre, flânait tout près de la cour où se trouve l'entrepôt.

L'agent de service le tenait à l'œil, prêt à intervenir :

– Moi pas faire de mal, répondit le nègre lorsque le gardien lui adressa la parole, Zoutano brave homme, moi vouloir travailler.

– Eh bien, va voir le contremaître, en dedans, il te donnera certainement de l'ouvrage. Ils exportent des produits d'Afrique.

– Oh moi Afrique, connaît bien... moi aller tout de suite.

Un type qui inscrivait des chiffres sur un carnet en contrôlant un lot de marchandises dressa l'oreille.

Il fit un signe au nègre.

– Viens ici. Qu'est-ce que tu chantes là ?

– Moi veux travailler.

– D'où viens-tu ?

– Bouni-Bouni.

– Comment est-ce Bouni-Bouni ? Je suis moi-même allé par là dans ma jeunesse et je veux savoir si tu ne mens pas.

– Bouni-Bouni beau village. Beau roi. Foutana quand moi étais jeune.

Le magasinier baissa la tête en approuvant.

– As-tu connu des blancs, là-bas ?

– Oh oui, moi connu beaucoup de missis blancs, mais oublier noms. Missis blancs ont des noms difficiles.

– Bon, on te prend. Va au magasin, ils vont te donner un pinceau et de la peinture. Tu vas me faire des lettres au pochoir sur ces caisses.

– Peindre, moi Zoutano aimer beaucoup peinture.

– Tu n'es jamais retourné dans ton pays ?
questionna l'homme.

– Oh oui, moi retourner souvent sur gros bateaux.

– C'est bon, tu auras dix-huit dollars par semaine, fils de crocodiles.

– Hi ! Hi ! Hi ! Fils de crocodiles... moi rire beaucoup. Moi vu, une fois, missi blanc tout mangé par crocodiles.

Le magasinier le regarda surpris.

– Qui cela ?

– Tout mangé, oui. Pas un os restait.

– Mais qui ? insista le magasinier.

– Moi pu savoir... très loin... plus de dix ans.

– Si tu te rappelles le nom, je te donnerai un dollar pour aller boire à ma santé.

Le noir semblait chercher.

– Attendez... il s'appelait... Pat... non pas ça...

Beaujour... oui Beaujour.

– Ou Vautour... ou encore Latour ?

Zoutano poussa un cri de joie :

– Oui, c'est ça... Latour... Pit Latour. Moi me
rappeler. Fous donnez un dollar.

L'homme sortit un billet qu'il remit au nègre.

– Maintenant, va travailler.

Dix minutes plus tard, Zoutano donnait de
larges coups de pinceau à toutes les caisses qu'il
rencontrait dans l'entrepôt.

– Comment vous, vous appeler ? demanda-t-il
au magasinier.

– Guy Brisebois...

– Toi beau nom... Bonjour missi Guy
Brisebois.

L'homme se retourna. Un sourire amer se
dessinait sur les lèvres. Heureusement que
Zoutano ne l'entendit pas murmurer, sinon, sa
joie se serait envolée comme de la fumée.

– Toi, sale nègre, ta mémoire te jouera un tour fâcheux avant qu’il ne soit trop tard.

Il s’éloigna en maugréant.

À peine avait-il disparu que le nègre se redressa et se mit à regarder curieusement autour de lui.

– Latour, murmura-t-il, c’est un nom dangereux à prononcer... les effets ne se feront pas attendre.

Il se remit à l’ouvrage, mais en jetant de temps à autre des regards aigus de tous côtés.

Tout à coup, un bruit glissant se fit entendre. Quelqu’un s’avançait vers lui, à l’abri des hautes caisses.

Le nègre avait l’ouïe fine. Il avait entendu l’inconnu.

Insouciant, il se mit à chanter un petit air nègre qu’il devait composer à sa fantaisie :

– Li crocodile... li manger le missi Latour... Missi Latour mangé et mort... Dix ans passés, mais Zoutano savoir... Zoutano tout savoir.

Il chantait à tue tête, mais son regard ne quittait pas les caisses.

Les pas s'étaient tus, il y eut un frôlement juste au-dessus de la tête du nègre.

Puis, entre deux lourdes caisses, une main glissa, une main jaune, maigre et nerveuse qui tenait un petit couteau aiguisé.

Une seconde encore et le couteau allait frapper la nuque du nègre.

Tout à coup, celui-ci se leva comme mû par un ressort et d'un effort gigantesque il se rua sur la lourde caisse devant lui.

La caisse tomba à la renverse. Il y eut une clameur étouffée, un bruit affreux puis un râle.

– J'y suis allé un peu fort, murmura le nègre, mais c'était lui ou moi qui devait y passer.

D'une main sûre, il fit glisser la caisse.

Guy Brisebois était là affreusement mutilé, une mousse sanglante aux lèvres.

Zoutano se pencha sur lui et posa son oreille sur sa poitrine.

– Fini, dit-il en se relevant. Le bandit a son compte. J'aurais pourtant aimé le tenir en vie. Il m'aurait appris des choses... En tout cas, il ne sert pas de flèches.

Soudain, il entendit la sonnerie d'un téléphone.

Il regarda autour de lui et aperçut un petit bureau vitré d'où venait la grêle sonnerie.

Il courut au bureau et décrocha l'appareil.

– Allô, fit-il à voix basse.

– C'est , Guy ? fit une voix lointaine.

Le nègre imita la voix de Brisebois.

– C'est moi.

– Et le nègre ?

– Je crois qu'il est sur ses gardes.

– Comment ?

– Il se tient dans le milieu de l'entrepôt, loin des caisses.

– Et puis ?

– Je ne puis m'approcher sans qu'il me voie.

Je n'en viendrai pas à bout avec un couteau.

– Prends autre chose.

– Pas si bête. Si je le manque, il ne me manquera pas lui.

– Eh bien, si l'on tirait ?

– Cela ferait du bruit ?

– Imbécile ! Une flèche n'en fait pas !

– C'est vrai.

– Écoute, dis au noir de dormir ici parce que le gardien de nuit est malade. Dresse lui un lit de camp près de la porte et ne la ferme pas.

– Très bien. Et alors ?

– Ne t'occupe de rien. L'autre viendra et il ne le manquera pas.

La communication fut coupée.

Le noir raccrocha l'appareil et lança un coup d'œil sur le cadavre de Brisebois.

– Il va me servir à quelque chose.

Il se mit à fureter dans l'entrepôt désert et finit par y découvrir un pot de peinture noire. Il

s'approcha du mort et commença sa besogne.

Il peignit de noir, la figure sanglante de Brisebois puis, satisfait de son travail, il prit le cadavre et l'emmena près de la porte.

À l'aide de boîtes, il fabriqua une sorte de grabat et y coucha son lugubre fardeau.

Peu à peu, les ombres de la nuit s'installèrent dans la vaste pièce poussiéreuse.

Guy Verchères se tenait immobile près du cadavre barbouillé de noir. Il fixait la porte entrebâillée. De temps à autre, il poussait un ronflement sonore.

Tout à coup, il entendit un bruit léger. Vif comme l'éclair, Verchères s'abrita derrière une pile de sacs et sortit son revolver.

Deux éclairs se succédèrent en l'espace de quelques secondes sans que Verchères put en deviner la cause.

Soudain, son sang se figea dans ses veines. Tout au fond de la cour, près de la porte, un mince rayon de lumière venait d'apparaître, encadrant une haute silhouette.

Verchères vit un homme aux larges épaules, coiffé d'un feutre, le visage sombre et énergique.

La forme ne bougea pas. Verchères aperçut un bras levé tenant un arc bandé d'où passait une longue flèche.

Verchères n'hésita pas et visant soigneusement à la tête, puis une seconde fois au cœur il fit feu par deux fois.

Immédiatement l'obscurité se refit, mais déjà le détective avait braqué sa lampe sur l'endroit où l'homme venait d'apparaître.

Il poussa un cri de colère et de surprise.

Il n'y avait plus personne.

En deux endroits, la muraille avait été trouée par des balles.

– Un fantôme ! gronda-t-il... c'est à en devenir fou à lier.

Il fit tourner la lampe et la dirigea vers le corps de Brisebois.

Une lueur de folie parut dans les yeux de Verchères.

Une longue flèche sortait de la poitrine du mort transformé en nègre.

VI

En entrant chez lui, Guy Verchères aperçut son cousin tournant en rond dans son cabinet de travail.

– As-tu perdu quelque chose ?

– Je n’ai rien perdu, répondit le journaliste tout en continuant d’inspecter les meubles, je cherche quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

– Bon, voilà une explication lumineuse, comme les journalistes peuvent en donner.

– Tu ne comprends pas. Tout à l’heure, en entrant ici pour fermer la fenêtre, en allumant l’électricité, il m’a semblé voir quelque chose courir sur la table, et puis sur le mur, puis sur la bibliothèque...

– Assez, assez, toute la chambre y passera bientôt.

– Et pourtant, c’est ainsi. Ça courait plus vite

qu'une traînée de poudre... c'était comme vert.

– Une bête ?

– Oui et non... c'était tellement rapide, on aurait dit une fumée.

– C'est très bien laisse-moi, tu as dû rêver.

– Je n'ai pas rêvé, maugréa le journaliste en sortant.

Guy appela les bureaux de l'Amirauté pour savoir si l'on avait retrouvé le corps du malheureux Leblanc.

Au même moment on sonnait à la porte et Paul entra dans le bureau.

– C'est un agent de police, il vient de la part de Belœil.

– Qu'il attende dans le parloir. Je finis de téléphoner et je suis à lui.

On lui fit part aux bureaux de la marine que toutes les recherches avaient été vaines.

Verchères replaça tristement le téléphone quand une clameur affreuse retentit dans la maison.

Verchères bondit : Cela venait du parloir où attendait l'envoyé de Belœil, C'était un jeune agent du nom de Beaulieu que Verchères connaissait bien.

En entrant dans le parloir, Verchères le vit les yeux hagards et se tordant les mains de souffrance.

– Qu'y a-t-il Beaulieu ?

– Ma main... gémit l'agent, une chose... verte...

Puis, il s'évanouit.

Verchères souleva le jeune homme et le porta dans le salon, où il l'étendit sur son divan.

L'agent respirait difficilement. Verchères lui entrouvrit la bouche et lui versa quelques gouttes d'un cordial.

Il remarqua que la main de l'agent enflait à vue d'œil et prenait une teinte violacée.

– Vite, cria-t-il à son cousin qui se tenait près de lui, va chercher le docteur.

Le journaliste se précipita. Dans la maison

voisine le vieux docteur Asselin pratiquait depuis de nombreuses années.

Au bout de quelques minutes Paul revenait tout essoufflé.

– Le docteur ?

– On a frappé à la porte. Il ne répond pas et pourtant il y a de la lumière à l'intérieur.

– Il y a quelque chose de louche dans l'air. Tout cela se tient.

Tout à coup, il s'élança vers Beaulieu qui venait d'ouvrir des grands yeux vitreux.

– Beaulieu ! Beaulieu ! cria-t-il.

– Cho..se... ver...te.

Il y eut un long râle et sa tête retomba.

– C'est fini, dit Paul.

– Chez moi, chez moi, sous mes yeux, cria Guy.

Il se rua vers le téléphone. L'instant d'après, Belœil était à l'autre bout de l'appareil.

– Vite, dit Verchères, Beaulieu vient de mourir

mystérieusement chez moi. Mon voisin le docteur Asselin n'ouvre pas sa porte et pourtant il est chez lui. Vite, des hommes, un médecin.

En attendant les hommes de Belœil, le journaliste et son cousin bouleversèrent l'appartement de fond en comble mais sans arriver à y découvrir quoi que ce soit.

Tout à coup, on entendit les mugissements des sirènes des autos de la police.

Belœil suivi d'un médecin entra en coup de vent.

– L'inspecteur Trudeau s'occupe du docteur Asselin, dit-il en entrant, mais...

Il s'arrêta en apercevant le corps de Beaulieu. Verchères lui montra sa main.

– On dirait une morsure, dit Guy en se tournant vers le médecin légiste.

Le médecin secoua la tête.

– Je n'en vois aucune trace... attendez... qu'est ceci ?

De la pointe de son crayon il indiqua deux

minuscules pointes noires sur la peau de la main.

– On dirait une piqûre d’insecte.

Il examina de plus près encore.

– Non... pareil animal n’existe pas.

– En êtes-vous certain ?

– Un animal capable de donner une mort aussi rapide, je n’en connais aucun. On pourrait peut-être opter pour une piqûre d’araignée ordinaire. Mais aucun insecte du genre ne pourrait par sa morsure, provoquer des résultats aussi rapides.

Tout à coup, ils s’arrêtèrent. Ils venaient d’entendre un bruit de pas hâtifs et l’inspecteur Trudeau entra le visage défait.

– Le docteur Asselin est mort, s’écria-t-il.

– Comment ?

– Assassiné. Son corps est encore tiède. Il a été tué par une flèche qui lui a traversé le cœur.

– Malédiction !

Guy Verchères reprit son calme.

– Beaulieu et le docteur sont morts pour moi,

Je vous expliquerai tout à l'heure.

Il se tourna vers l'inspecteur.

– Trudeau, vous avez dû découvrir quelque chose chez le docteur Asselin ?

– Oui.

– Quoi ?

– Une des fenêtres donnant sur la rue était ouverte. J'ai trouvé sur le rebord de la croisée quelques petits cailloux.

– Je comprends, dit Guy.

– Le bandit a dû lancer ces cailloux contre la vitre et au moment où le docteur a ouvert la croisée il lui a lancé la flèche qui le tua. Son corps était tout près de la fenêtre.

– Avez-vous encore les cailloux ?

– Oui.

Il tendit à Guy Verchères, une poignée de cailloux blancs.

Ce dernier les regarda attentivement, puis un sourire aux lèvres, il déclara.

– Ça pourra nous être utile.

Il fit passer tout le monde dans un autre appartement et les fit asseoir.

– Maintenant, dit-il, je vais vous expliquer ce qui s'est passé. La chose verte qui a tué Beaulieu m'était destinée. Le bandit mystérieux a calculé que j'avais neuf chances sur dix d'être atteint par elle. Il avait pensé que le premier mouvement de mon cousin serait d'aller prévenir le docteur Asselin. Il fallait éviter que le docteur puisse me donner des soins et il décida de le tuer. Il employa son arc et ses flèches. Pendant ce temps, la chose verte que mon cousin avait aperçue dans mon cabinet de travail était passée dans le parloir et y trouva Beaulieu qui devint sa victime.

Guy Verchères se tut subitement et bondit vers le parloir.

– Fais attention, cria Belœil.

Mais déjà Guy était de retour tenant dans sa main un imperméable.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Cet imperméable avait été jeté sur le dos de

la chaise qu'occupait Beaulieu. C'est moi-même qui l'avait mis là. C'est une des causes de la mort de Beaulieu.

Belœil paraissait sceptique.

– Quoi ! Ce manteau ?

– Il est terriblement dangereux, dit Guy, et ouvrant la fenêtre, il le lança dans la rue.

– Je n'y comprends rien, marmotta Belœil.

– Explique-toi, dit Paul.

– J'ai trouvé cet imperméable dans un entrepôt où je venais de passer la journée. Le bandit s'en est aperçu et a vu l'immense avantage qu'il pourrait en tirer.

– Comment cela ?

– J'avais senti une étrange odeur poivrée qui empreignait le manteau, sans doute parce que celui-ci avait séjourné dans l'entrepôt. La « chose », une créature vivante a dû être attirée par cette senteur qui lui est familière...

– Un insecte exotique alors, intervint le médecin ?

– En effet, mais je ne puis dire lequel...

Tout à coup, on entendit la porte d'entrée s'ouvrir brusquement, puis, une véritable galopade dans l'escalier. La porte fut ouverte avec violence et tous laissèrent échapper un cri de frayeur et de surprise.

Blême, les vêtements en lambeaux, souillé de sang, Jacques Leblanc se tenait devant eux !!!

VII

En apercevant Guy Verchères, le détective québécois se mit à crier.

– Vous ! Vivant... vous êtes vivant.

– C'est moi qui devrais dire cela, dit Verchères en lui serrant la main.

Mais Leblanc lui laissa la main aussitôt.

– Vite, fuyons d'ici, avant que la chose verte ne vienne.

Pour toute réponse, Belœil indiqua le cadavre de Beaulieu.

– Elle est venue ?

– Vous l'avez tuée, au moins ? demanda Leblanc.

– Hélas non.

– Alors fuyons... fuyons tous... il le faut. Je vous raconterai tout plus tard, mais il ne faut pas

rester une minute de plus ici.

– Le conseil est bon, dit Guy, mais il nous faut attraper la chose verte tout de même.

Il se tourna du côté de Belœil.

– Théo, descend dans la rue, ramasse l'imperméable, et attache là à la ficelle que je vais laisser pendre à la fenêtre.

Belœil s'empressa d'obéir.

Le corps de Beaulieu fut porté en dehors par Trudeau et le médecin.

Guy Verchères passa dans la cuisine et en sortit bientôt porteur de deux fortes cornues dans lesquelles il avait versé un liquide sombre qui commençait à s'agiter à gros bouillons.

Avec dégoût, Verchères remonta le singulier vêtement et l'étendit sur le divan, puis il ferma soigneusement la fenêtre et avec l'aide du journaliste il en bourra les fentes avec de la ouate.

Il installa ses cornues sur la table. Une légère vapeur jaune s'en dégagait.

– Partons maintenant, fit Guy, les cornues vont

travailler pour nous.

– Où allons-nous ?

– À la taverne en face, fit Verchères.

– Ce n'est pas ouvert.

– Le propriétaire nous laissera entrer, c'est un de mes amis.

– Et le cadavre ?

– Le docteur est allé le porter à la morgue, répondit l'inspecteur Trudeau.

Quelques secondes plus tard, les deux Verchères, Belœil et l'inspecteur et le détective Leblanc étaient installés autour d'une grande table de bois et buvaient un grand verre de bière.

– Et maintenant, raconte, dit Guy à Leblanc.

Le détective ne se fit pas prier.

En grands traits, il retraça ses aventures à bord du Fleur Rose, aventures que nous connaissons déjà, jusqu'au moment où le navire sombra.

– Une immense vague s'empara de moi, continua le jeune homme, je luttai, je tâchai de nager. Mes vêtements me gênaient dans mes

mouvements, et j'avais une blessure au front qui me faisait souffrir. Brusquement, je me sentis couler au fond. L'eau s'engouffra dans mes poumons, c'était la fin.

Je m'éveillai dans une petite chambre blanche qui devait être souterraine, car il n'y avait pas de fenêtre et l'air ne venait que par une prise toute en haut du mur. J'avais les mains et les pieds libres et j'étais étendu sur un étroit lit de camp. Une ampoule électrique brûlait au plafond et pendant des journées et des nuits, je ne connus pas d'autre lumière.

À plusieurs reprises, un homme au teint jaune entra, m'apportant du pain et de l'eau, et des restes de viande. Il ne m'adressait jamais la parole. Il tenait un gros revolver braqué sur moi et à sa mine sinistre, je vis qu'il avait l'intention de s'en servir au moindre geste de ma part.

– Il y a longtemps que tu es sorti de cette sorte de souterrain ? demanda Guy Verchères.

– Il y a quelques heures, j'étais encore dans cette prison-cave et j'allais m'endormir lorsque j'entendis un bruit de voix derrière la porte.

Les gens qui parlaient ne prenaient aucune précaution pour dissimuler ce qu'ils disaient et pas un mot de leur entretien ne m'échappa.

– L'enfer est avec nous, ricana quelqu'un.

– C'est vrai, répondit un autre, mais ça nous coûte la vie d'un de nos bons amis, le vieux Guy Brisebois.

Le premier se mit à rire.

– Pensez donc, Guy Verchères est parti de l'African en endossant un imperméable qui est resté toute une semaine sur un ballot de poivre africain. Tu parles si le patron a ri et qu'il a sauté sur l'occasion. Une flèche était inutile, aussi on a laissé partir ce maudit Verchères. Le patron aime les petites fantaisies.

– Que compte-t-il faire ?

– Demande plutôt ce qu'il a fait ! Il a laissé courir la chose verte dans l'appartement de Verchères. C'est une horrible créature qui ne rate jamais son homme, surtout s'il sent le poivre africain.

– Brrr, fit l'autre, c'est une mort horrible. Tant

qu'à moi, je préfère la flèche et de beaucoup. Si j'avais à choisir mon genre de mort, je n'hésiterais pas.

Il y eut un court silence, puis il reprit :

– Mais qu'allons-nous faire du morveux qui est là ?

– Le patron comptait s'en servir un jour ou l'autre comme otage. Maintenant que Verchères est mort, nous pouvons le rendre à la mer. Les torpilleurs le repêcheront ou bien les crabes s'en feront un dessert.

– Comme ça, on l'emporte ?

– C'est l'ordre, l'auto est déjà devant la porte.

Deux hommes aux visages basanés entrèrent dans mon cachot, se saisirent de moi, me lièrent les poings avec dextérité et m'ordonnèrent de marcher entre eux deux.

Je gravis quelques escaliers, puis je marchai le long d'une allée si fortement plongée dans l'obscurité que je ne pouvais voir une main devant mes yeux.

Une auto était là tous feux éteints. On m'y fit

monter sans ménagement, puis la voiture démarra.

Elle fila sur une route de campagne déserte, à une allure telle que je ne voyais que la fuite folle des arbres, quelques murs blancs, et quelques rares lumières. Le chauffeur se pencha vers son compagnon :

– Si l'on faisait un détour par la rue Dupont ?

– Pourquoi ?

– C'est là que demeure Verchères. J'ai hâte de savoir ce qui s'est passé. Il doit y avoir foule devant la demeure de feu Verchères à cette heure.

– Serait-ce prudent ?

– Il n'y a rien à craindre.

– Et le bonhomme en arrière ?

– Bah, personne ne le verra. Fourre-lui un bâillon sur la bouche pour lui ôter l'envie de faire du bruit.

Sitôt dit, sitôt fait. Un mouchoir fut poussé dans ma bouche, et je faillis étouffer tant on l'enfonça profondément.

Je reconnus enfin les quartiers familiers de Montréal...mais soudain je me sentis défaillir de joie. Une de mes mains s'était détachée.

Elle était tout contre la poche de l'un de mes bourreaux, et je sentis la forme caractéristique d'un revolver au travers de l'étoffe.

Comme je suis un assez habile pickpocket – c'est Guy Verchères qui m'a appris – je glissai la main libre dans sa poche et mis mon doigt sur la détente de l'arme. Alors la fatalité s'en mêla.

L'auto fit une brusque embardée en voulant éviter une fillette. Machinalement, mon doigt pressa la détente.

Un coup de feu retentit suivi d'un affreux cri de douleur.

L'homme à côté de moi tomba en avant dans la voiture.

Avant que l'autre sut exactement ce qui arrivait, j'avais ouvert la portière et d'un bond je roulai dans la rue.

Au même instant, un taxi qui passait, m'accrocha et m'envoya rouler sur le bord du

trottoir.

– Vous n’êtes pas trop blessé, demanda Belœil ?

– Non pas trop. Un peu d’égratignures.

Leblanc sourit et montra ses joues ensanglantées et son veston lacéré puis, il reprit :

– Je continue. Aussitôt, une foule se rassembla. Un agent s’approcha et me reconnut.

– Monsieur Leblanc !

– C’est bien moi, répondis-je.

– Vous n’êtes donc pas noyé ?

– Mais non, comme vous voyez, je ne suis qu’un peu éraflé, ai-je répondu. Conduisez-moi vivement sur la rue Dupont. Je crois que monsieur Verchères vous en saura gré.

Votre nom, Guy, est meilleur que n’importe quel autre mot. C’est un véritable mot magique. Sans poser de questions, l’agent se mit à courir à mes côtés. Quant à la voiture, elle s’était sauvée à toute vitesse.

Et me voici ! Maintenant, vous en savez aussi

long que moi.

– C'est toute une aventure, dit Paul Verchères. Ce sera très intéressant pour mes lecteurs.

Pendant qu'on dégustait une autre bière, Guy Verchères résuma les derniers événements qui s'étaient déroulés.

Quand il eut fini, il se leva :

– Retournons chez moi, dit-il, je crois que mes cornues auront dit un mot à la « chose verte ».

Après avoir remercié le propriétaire, ils sortirent de la taverne et se dirigèrent vers les appartements de Verchères.

Doucement, Guy poussa la porte et ils gravirent l'escalier.

Rendu en haut, Guy se retourna :

– Mettez-vous tous un mouchoir devant la bouche, dit-il, le chlore n'est pas bien agréable à respirer.

Avec prudence, ils entrèrent dans la maison, puis se dirigèrent vers l'appartement où se trouvait étendu l'imperméable.

Les cornues exhalaient encore une mince haleine jaune.

– Ça ne sent pas bon, dit Belœil, mais aussitôt, il dut replacer son mouchoir devant son nez, car une violente quinte de toux le secoua.

Verchères s'empressa d'ouvrir toutes les fenêtres et le bon air réussit à chasser les vapeurs délétères des cornues.

Alors seulement, les hommes osèrent s'approcher de l'imperméable.

Une horrible bête mince, d'une couleur verdâtre se tenait recroquevillée sur l'étoffe. Elle était longue de près de deux pieds et une légion de pattes crochues lui sortaient du corps.

– Un scolopendre vert, dit Paul Verchères, je connais cela.

L'affreux monstre.

Malheur à celui qui fait connaissance avec l'un de ses crochets empoisonnés, c'est la mort aussi foudroyante que par l'acide prussique.

Paul Verchères continua :

– Cette bête vit surtout sur les plants de poivre. C’est une arme effroyable dans la main de ces bandits.

Les autres approuvèrent.

Tout à coup, Guy Verchères se tourna du côté de Leblanc.

– À propos Leblanc, montrez-moi donc la semelle de vos chaussures ?

Surpris de cette question, le détective de Québec s’exécuta quand même.

Verchères les examina attentivement et en retira deux petits cailloux blancs incrustés dans le cuir.

Les mêmes que ceux qui appelèrent le docteur Asselin à sa fenêtre.

L’inspecteur Trudeau les examina à son tour.

– En effet, vous avez raison.

Tout à coup, Guy Verchères bondit :

– Attendez... il me semble reconnaître ces cailloux... attendez.

Il poussa un cri de triomphe :

– Je l’ai.

Il se tourna vers Belœil :

– Ton auto est en bas ?

– Oui.

– Alors en route !

– Où ?

– À la campagne.

– Mais encore ?

– Nous allons faire une visite à notre ami
Antoine Locas.

VIII

Comme l'auto roulait, Belœil prit la parole.

– Je ne t'ai pas vu depuis deux jours, dit-il à Guy. J'avais quelque chose à t'apprendre. C'est pour ça que je t'ai envoyé ce pauvre Beaulieu.

Verchères assis à l'arrière au côté de Belœil dit :

– Qu'est-ce que tu voulais me faire savoir ?

Puis s'arrêtant tout à coup, il cria à Trudeau qui était au volant de la voiture.

– Tournez à droite. Tu reconnais cette route Leblanc ?

– Je crois que oui.

– Continue Théo.

– Eh bien, Antoine Locas est disparu depuis plusieurs jours. On est sans nouvelles de lui.

– Diable, murmura Verchères, lui aussi ?

Pourtant je ne croyais pas que les bandits l'eussent fait disparaître si vite que ça.

– À moins qu'il ne se soit sauvé pour leur échapper, reprit Belœil.

– Vous avez des doutes ?

– Il a fait retirer une grande partie dans diverses banques pour les envoyer à l'étranger.

– Où ?

– Nous ne le savons pas encore,

– Ça se peut, dit simplement Verchères.

Déjà on atteignait la banlieue.

L'auto longea une large avenue bordée de conifères et de fusains pour enfin s'arrêter devant la grille de la maison d'Antoine Locas.

– Pas de lumière, murmura l'inspecteur Trudeau. On sonne ?

– Inutile, décida Verchères, nous serons nos propres portiers.

La grille n'était pas fermée.

Verchères passa le premier suivi de Leblanc.

Belœil et l'inspecteur fermaient la marche.

Ils foulèrent aux pieds une allée semée de petits graviers blancs.

Guy Verchères eut un rire silencieux.

– Les cailloux blancs du Petit Poucet, dit-il tout bas. Toutes les fenêtres étaient closes, et celles du rez-de-chaussée munies de lourds volets de chêne.

– On se protège, déclara Belœil.

Soudain Verchères s'arrêta.

Il venait d'apercevoir l'ombre d'une automobile.

– Une automobile ! dit-il en désignant la masse confuse au fond d'une allée.

Ils s'approchèrent lentement.

Verchères posa la main sur le radiateur de l'automobile.

– Il est encore chaud, murmura-t-il, il n'y a pas bien longtemps que cette machine a servi.

– Mais c'est l'auto qui m'a conduit à Montréal, s'écria Leblanc.

Ce devait être vrai, car à l'intérieur, ils trouvèrent les coussins renversés et abondamment tachés de sang.

– Je crois que tu n'as pas manqué ton coup, Leblanc, dit Verchères. Je t'en fais tous mes compliments.

– Les bandits seraient-ils dans la maison ?

– Ce n'est pas impossible, dit Belœil. En tout cas, ils sont revenus ici après votre fuite, probablement pour y tenir un conseil de guerre.

– Ou pour recevoir des conseils de quelqu'un, fit Leblanc.

– Bien dit, approuva Verchères.

Belœil tournait en rond autour de l'auto.

– Qu'allons-nous faire ?

Verchères prit la parole.

– L'inspecteur Trudeau restera ici. À la moindre alerte il tirera un coup de revolver en l'air. Tant qu'à nous trois, nous allons pénétrer dans la maison.

Verchères, Leblanc, et Belœil firent le tour de

la maison.

Enfin, sur un signe de Verchères, ils firent halte devant la petite porte de l'office.

– Prenons le chemin des fournisseurs, plaisanta Verchères. J'ai mes fausses clefs.

– C'est inutile, dit Belœil.

– Comment cela ?

– La porte n'est pas fermée à clef.

– On n'est vraiment trop prévenant dans cette maison, répondit Verchères. Il vaut mieux être sur nos gardes.

– Le frère ou la sœur de la chose verte est peut-être ici, fit Belœil.

– Je ne pense pas, répondit Guy, ces insectes n'ont pas de maître.

Tout à coup, Leblanc s'arrêta au milieu de la cuisine obscure.

– Oh, cette odeur !

– Quelle odeur ? L'odeur de poivre ? demanda Belœil.

– Non, ce n'est pas du poivre, dit sourdement Verchères, Leblanc a raison, reniflez-moi ça.

– Hum... fit Belœil... attendez... ça sent le sang... oui, c'est bien ça.

Ils allumèrent leur lumière de poche et se mirent à explorer le souterrain dans lequel il se trouvait.

Ils ne cherchèrent pas longtemps. Au fond d'une sorte de buanderie, deux masses sombres gisaient dans une épaisse mare de sang.

– Regardez ! Regardez ! L'un d'eux a reçu une flèche dans la gorge.

– Mais je les reconnais, s'écria Leblanc, ce sont les deux hommes qui me jetèrent dans l'automobile.

Verchères s'approcha des formes sinistres.

– Celui-là, c'est ta balle qui a eu raison de lui, Leblanc, dit-il après un bref examen. Quant à l'autre, je vous affirme, qu'il n'y a pas une demi-heure qu'il vivait encore.

– L'homme à la flèche se sépare donc de ses serviteurs ?

– Il s'en débarrasse, voilà qui est plus juste.

– À moins que ce soit une punition pour avoir laissé échapper leur prisonnier, dit Belœil. Verchères ne répondit pas. Il examinait les parois de la buanderie. Soudain, il poussa une exclamation de satisfaction.

– Regardez-moi cette belle petite bête immobile dans son coin.

– Mais c'est une mouche, dit Belœil.

– C'est une mouche tsé-tsé.

– Celle qui donne la maladie du sommeil ?

– Oui.

– Alors elle est dangereuse.

– Du tout.

– Comment cela ?

– Cette mouche est en acier bleu.

– Quoi ?

– Mais oui, touche-lui !

Belœil lui obéit.

– C'est vrai ! Mais pourquoi cette mouche en

acier ?

– Pour ceci.

De la crosse de son revolver, Verchères donna une forte tape sur l'insecte, qui s'enfonça dans le mur comme un clou de fer.

Aussitôt, un déclic se fit entendre et une partie du mur s'effaça, découvrant un couloir en pierre blanche illuminé par deux puissantes ampoules électriques.

– Leblanc, s'écria Verchères, tu vas faire les honneurs de passer le premier, car je suis sûr que tu connais ces lieux.

– Mais c'est vrai, s'écria le détective, je reconnais ce couloir et tout au fond doit se trouver ma cellule. Allons la voir, je ne serais pas fâché de lui dire adieu.

Il précéda ses compagnons vers une porte blindée de fer et nantie de deux gros verrous.

– Aujourd'hui, c'est moi qui les manipule, s'écria joyeusement le détective en faisant glisser les barres d'acier.

La porte s'ouvrit et Leblanc qui allait entrer

dans le réduit eut un recul.

– Il y a quelqu'un dedans, s'écria-t-il.

– Hein !

Sur la couchette qu'il avait quitté il y avait quelques heures, un homme était étendu le visage retourné contre terre. Deux solides chaînes d'acier lui entravaient les pieds.

– Verchères le délivra aussitôt, puis il le retourna sur le dos.

– Antoine Locas !

– Est-il mort ? demanda Belœil.

– Mais non, on ne ligote pas un mort, voyons.

– On lui a salement travaillé la figure en tout cas.

Le visage du financier portait la marque de coups violents.

– Il est sans connaissance.

Belœil sortit une bouteille de sa poche et la fit respirer à Locas.

Locas gémit, éternua et ouvrit des yeux

larmoyants.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il, je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez.

– Allons Locas, essayez de vous lever, dit Belœil.

– Ne me tuez pas !

– Mais il n'en est pas question.

– Nous sommes de la police.

Ce mot sembla remettre complètement le blessé. Avec un grognement de souffrance il se dressa sur son séant jetant des regards étonnés sur ceux qui l'entouraient.

– Monsieur Verchères ! s'écria-t-il, Dieu soit loué !

Il regarda attentivement autour de lui.

– Mais... je suis chez moi, ici !

– Certainement, fit Verchères, vous ne le saviez pas ?

– Non, voilà des jours et des jours, qu'on m'a enlevé de ma propre maison. Comme je me promenais un matin dans le parc, on m'a jeté un

sac sur la tête, puis, je fus emporté dans une auto. J'ai dû être transporté quelque part dans Montréal, car de la chambre où j'étais, j'entendais le bruit des trams et des voitures dans la rue. J'ai été maltraité sans raison et ce soir on m'a transporté dans une horrible automobile toute tachée de sang. J'ai voulu m'opposer mais on m'a assommé sans pitié.

Verchères avait écouté en silence.

– Vous connaissiez l'existence de ce souterrain ?

– Oui. J'ai toujours vécu dans une sorte de terreur, monsieur Verchères, malgré ma fortune, ma vie a été terrible. J'ai vécu dans la peur des cauchemars et des fantômes... J'ai fait aménager ces souterrains croyant qu'ils pourraient être une retraite sûre.

– Contre qui ?

– Je ne sais pas... contre la peur !

– Pas mal, votre mouche tsé-tsé, surtout si vous avez eu des serviteurs nègres. Ils devaient avoir peur de l'approcher..

– Et pourtant, vous avez trouvé ce secret, dit admirativement le financier.

Verchères sourit :

– Peuh ! C'était à peine un jeu... je connais des puzzles pour enfants qui sont moins faciles à résoudre, et même des devinettes.

À pas lents, Antoine Locas suivit ses sauveteurs hors de sa prison.

Quand ils furent dans la buanderie, Verchères se tourna vers lui :

– Je vais vous présenter à vos geôliers, dit-il.

– Comment, vous les tenez donc ?

– C'est quelqu'un plus fort que moi qui les tient et qui ne les lâchera plus. C'est La Mort ! Regardez. Il indiqua les deux cadavres sanglants.

– Ce sont eux, cria Locas avec horreur. C'est alors qu'il vit la flèche.

– Le fantôme, fit-il en claquant des dents. Mon Dieu, voilà bien les procédés de feu Pit Latour. Ces hommes ont, sans aucun doute, été ses complices. Latour quand il pouvait se passer du

service de ses amis, les supprimait tout simplement. Mais... Latour est mort...

– Oui, oui, nous le savons déjà, interrompit Verchères avec impatience.

Ils étaient montés au rez-de-chaussée, au salon.

L'atmosphère était tellement étouffante que Belœil s'empressa d'ouvrir les fenêtres et les volets malgré les protestations de Locas.

– Il est peut-être là, à nous guetter dans l'ombre, le fantôme de Latour.

– Dans ce cas, il aurait à s'expliquer avec nous, fit sèchement Belœil.

Soudain, Locas posa sa main sur le bras de Verchères.

– Écoutez !

– Je n'entends rien...

– Un glissement... un son de harpe voilà... Monsieur Verchères, c'est la corde de son arc qui vibre.

Belœil tâta la muraille, mais Locas le

repoussa :

– N’allumez pas, malheureux, nous serions une trop belle cible pour lui. Non, il y a sur la table un petit projecteur très puissant.

Leblanc trouva l’objet sans trop de difficulté :

– J’ai gardé ma bonne vue d’Africain, dit Locas... regardez là-bas, contre le mur...

– C’est bien vague, murmura Leblanc, mais voyons toujours.

Il appuya sur le bouton de la lampe et un vif rayon de lumière illumina le mur indiqué par Locas.

Tous poussèrent une exclamation.

L’assassin à la flèche se tenait là. Verchères le reconnut.

D’un geste lent et saccadé, le bandit leva son arc.

Un coup de revolver retentit. Belœil avait tiré.

La lampe s’éteignit.

Verchères bondit vers l’endroit où se trouvait l’homme.

Belœil réussit à trouver le commutateur et la pièce fut brillamment éclairée.

Le fantôme était disparu.

– J'étais bien sûr de l'avoir attrapé, dit Belœil.

– Moi aussi, fit Verchères, j'ai tiré en même temps que toi.

Locas se désespérait :

– Vous voyez bien que j'ai raison... c'est un fantôme.

Guy Verchères ne répondit pas, mais Leblanc vit une étrange expression luire dans ses yeux clairs.

IX

Un peu plus tard, Guy Verchères retourna chez lui et y invita le détective Leblanc.

L'Arsène Lupin canadien semblait heureux.

En arrivant dans sa chambre il sortit quelque chose de sa poche.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Leblanc.

– Comme tu vois, c'est une lampe.

– Mais c'est la lampe de monsieur Locas.

– Tu as une bonne mémoire.

Verchères examinait la lampe avec précaution.

Tout à coup, il se mit à rire.

– Pourquoi ris-tu, lui demanda Leblanc.

– Pour rien... pour rien. Allons nous coucher.

– C'est bon, puisque tu ne veux rien dire.

Après s'être souhaité le bonsoir, les deux hommes entrèrent dans leur chambre.

Le lendemain matin, Guy Verchères en se levant, se rendit immédiatement à la chambre de son cousin.

Ce dernier encore tout endormi lui répondit d'une voix pâteuse :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Paul, j'ai quelque chose à te faire faire.

– Tu es revenu tard hier soir ?

– Oui. Mais écoute bien.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai retrouvé Pit Latour.

– Mais voyons, Pit Latour est mort depuis dix ans.

– Je te dis que je vais l'arrêter aujourd'hui.

– Arrêter un fantôme ? Mais où cela ?

– Ici même. Dans le salon.

– Tu es fou ma parole.

– Du tout. En te rendant à Police-Journal tout

à l'heure tu demanderas à Belœil de bien vouloir venir ici cet après-midi. Il peut emmener les hommes qu'il veut. Je vais leur expliquer un mystère intéressant.

– Je peux y assister moi aussi.

– Parfaitement. Donc tu feras mon message ?

– Oui.

Guy Verchères vint pour sortir de la chambre de son cousin, mais il se retourna puis :

– Au fait, si tu t'adonnes à passer par la rue Saint-Paul, invite donc aussi Antoine Locas, il va enfin connaître son fameux fantôme.

– Alors, entendu.

*

À deux heures, le même après-midi, Guy Verchères et son ami Leblanc attendaient l'arrivée de la police.

– Veux-tu bien me dire ce que tu as l'intention de faire ? demanda Leblanc.

– Je vais te le dire. Tu vas assister à une séance de spiritisme.

– Quoi ?

– Parfaitement. Tu ne savais pas, mais mon cousin Paul est l'un des plus fameux médiums des temps modernes.

– Ah, je ne savais pas.

On entendit une automobile s'arrêter devant la porte et quelques secondes plus tard, Belœil accompagné de quatre de ses hommes entraient dans le salon.

Cinq minutes plus tard, Antoine Locas arrivait à son tour. L'assemblée était complète.

Verchères se leva et commença son petit discours.

– Mes chers amis, si je vous ai réunis ici aujourd'hui c'est pour vous faire assister à une séance de spiritisme. Comme plusieurs le savent, mon cousin Paul est un fameux médium.

– Mais... commença Belœil.

Un vigoureux coup de pied le fit taire aussitôt.

– Mais pourquoi cette séance de spiritisme ?
demanda Locas.

– Parce que je sais que vous avez raison.
L'assassin à la flèche est un fantôme.

– Vous voyez, fit Locas.

– Donc mon cousin va évoquer l'esprit de feu
Pit Latour. Je n'ai pas fait venir d'hypnotiseur,
car il n'en n'a pas besoin pour entrer en transes.

– Vraiment, commença Belœil, je ne...

Un second coup de pied le fit taire, mais le
chef de l'escouade des homicides comprit et
ajouta aussitôt :

– En effet, je n'ai jamais vu un aussi bon
médium que Paul.

– Je vous présente donc Mister Paul.

Le journaliste entra vêtu à l'Hindou.

Sans dire un mot, il alla s'asseoir sur une
chaise et le spectacle commença.

– Monsieur Paul, je vous ai remis une flèche,
pouvez-vous en suivre l'histoire, demanda Guy
Verchères.

Le journaliste avait les yeux fixes. Il répondit d'une voix aiguë :

– Oui... je le puis... je vois une rivière... je vois des hommes noirs. Ils ont tous une flèche comme celle-ci... Il y a un homme blanc parmi eux... il a aussi des flèches... il tire. Il a tué un homme qui se cachait derrière un arbre.

Il y eut un court silence, puis le journaliste reprit :

– Je vois de nouveau l'homme blanc... il va de maison en maison... partout où il passe, je vois une flèche et du sang. Attention ! Attention ! il est ici... il va tuer... Vite de la lumière.

Guy Verchères marcha vers la table, déplaça quelque chose et tout à coup, un rayon de lumière blanche inonda la pièce. Un cri de terreur se leva :

Contre le mur, le fantôme se dressait énorme, menaçant l'arc bandé, levé, une flèche braquée sur Guy Verchères.

Avec une clameur d'épouvante Leblanc leva sa matraque et l'abattit sur... le mur.

Le fantôme n'était plus là.

Mais dans l'ombre un bruit de lutte s'élevait maintenant, des meubles renversés.

– Tenez-le bien, rugit Guy Verchères.

Les lampes s'allumèrent. Paul Verchères venait de tourner le bouton. Belœil et ses hommes luttèrent contre un homme bavant de fureur. En un rien de temps, les policiers eurent le dessus.

– Passez-moi les menottes, Belœil, cria Verchères. Le gaillard est diablement fort.

Antoine Locas, les yeux injectés de sang se levait à présent maintenu par les policiers et les poignets emprisonnés dans le cabriolet d'acier.

– Pardonnez-moi cette petite comédie, messieurs, mais le bandit nous en a tellement joués nous avons bien le droit de nous venger.

Il se tourna vers Locas :

– Comment allez-vous, Pit Latour ?

Locas le regarda cyniquement.

– Je suis fait, dit-il.

Sans attendre plus longtemps, Belœil donna un ordre et on emmena le captif.

Lorsque le bandit fut sorti, Guy Verchères prit la parole.

– Vous voyez cette lampe, c’est une sorte de machine à vue. Éteins la lumière, Leblanc.

Leblanc obéit. Verchères pesa sur le bouton de la lampe et un rayon de lumière jaillit. Sur le mur, on pouvait voir l’image du fantôme.

– Allume.

Leblanc obéit. Aussitôt que la pièce fut de nouveau éclairée, tous se mirent à inspecter cette petite machine, le secret de toute l’affaire.

– Mais tu l’as appelé Pit Latour, fit Belœil.

– C’était bien Pit Latour.

– Mais Antoine Locas ?

– Antoine Locas est mort.

– Quand ?

– Le jour où il s’est trompé de chemin et qu’il s’est arrêté vis à vis de la porte du cimetière. Latour l’a tué. Comme Latour et Locas se

ressemblait quelque peu, le bandit s'est blessé au pied puis s'est fait transporter à l'hôpital. Il y est resté six semaines sans sortir. Il entraît peu à peu dans la peau de son nouveau personnage. Voisin l'associé de Locas aurait pu le trahir, il l'a tué. C'est alors qu'il m'a fait demander afin d'avoir quelqu'un pour prouver qu'il s'agissait réellement d'un fantôme. Il m'a raconté l'histoire du cimetière à sa façon pensant que je le croirais. Quand il a vu que je n'ajoutais pas foi à ses superstitions, il a décidé de se débarrasser de moi.

– Et où se trouve le corps de Locas ?

– Latour l'a lui-même enterré au cimetière, le soir qu'il l'a tué.

– Quel était le véritable but de Latour ?

– S'emparer de la fortune de Locas et de fuir à l'étranger.

Mais comment expliquer le drame du bateau Fleur Rose ?

– C'est le capitaine Boisvert lui-même qui avait ramené Latour en Amérique. Donc il savait que Latour n'était pas mort mangé par des

crocodiles comme il me l'avait raconté. C'est donc pour cela qu'il s'est débarrassé de lui et de tout l'équipage en même temps.

Leblanc serra la main de Verchères.

– Verchères, tu es un as.

En effet, l'Arsène Lupin canadien français venait de mettre fin à l'existence du fantôme à la flèche qui avait terrorisé Montréal pendant près d'un mois.

Cet ouvrage est le 596^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.